Le sculpteur Joseph Baudrand (Dole, 1836 - Besançon, 1897), de l'ambition à l'amertume

Sylvie Richard de Vesvrotte

▶ **To cite this version:**

Sylvie Richard de Vesvrotte. Le sculpteur Joseph Baudrand (Dole, 1836 - Besançon, 1897), de l'ambition à l'amertume. Travaux de la Société d'émulation du Jura, 2013, pp.359-384. hal-02573256

HAL Id: hal-02573256

https://u-bourgogne.hal.science/hal-02573256

Submitted on 14 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Travaux 2012 [de la Société d'émulation du Jura], Lons-le-Saunier, 2013, pp. 359-384

LE SCULPTEUR JOSEPH BAUDRAND (DOLE, 1836 – BESANÇON, 1897), DE L'AMBITION À L'AMERTUNE

Sylvie de VESVROTTE

Pour la majorité des dolois, le nom de Joseph Baudrand n'évoque rien, tout juste une rue, à proximité du cimetière nord, que les riverains et les résidents, pourraient citer. C'est à peu près tout. De fait, c'est à l'occasion de l'inscription, le 25 novembre 2011, à l'Inventaire Supplémentaire des Monuments Historiques, des neuf statues qui ornaient autrefois le chœur de l'église des Visitandines à Dole, que s'est esquissée la redécouverte de ce sculpteur dolois du XIXe siècle, relégué jusqu'alors dans une nébuleuse galerie du souvenir.

Aucune étude ne lui avait été consacrée jusqu'à présent. Sa naissance et sa formation sont même passées à la postérité de manière erronée. En effet ses notices biographiques [1] font remonter sa naissance à 1834 alors que celle-ci est déclarée le 26 avril 1836 [2] par son père, fabricant de bas à Dole, et non artiste sculpteur comme divers auteurs l'indiquent [3]. La famille Baudrand est logée au 5 de la rue Dusillet (actuelle rue Marcel Aymé) dans l'ancien hôtel Javel.

1. Abbé BRUNE, *Dictionnaire des artistes et ouvriers d'art de la France, Franche-Comté*, Paris, Bibliothèque d'art et d'archéologie, 1912, p. 18 ; Stanislas LAMI, *Dictionnaire des sculpteurs de l'école française au XIXe siècle*, Paris, t. 1, 1914, p. 91, Émile FOURQUET, *Les hommes célèbres et les personnalités marquantes de Franche-Comté, du IVe siècle à nos jours*, Besançon, Sequania, 1929, p. 463 ; Jacques RITTAUD-HUTTINEL, Chantal LECLERC, *Encyclopédie des arts en Franche-Comté*, Châtillon-sur-Chalaronne, La Taillanderie, 2004, p. 35.

2. Arch. dép. Jura, 3 E 3158, acte de naissance, n° 90 fol. 48. L'enfant a été déclaré sous le nom de Marie-Joseph. Sa mère est Louise Fournier, âgée de quarante ans en 1836.

3. En particulier, G. de RANCE de GUISEUIL dans *Les chapelles de l'église Notre-Dame de Dole*, Paris, Dole 1902, écrit (p. 107) que la chapelle Sainte-Philomène aurait été ornée par le sculpteur Joseph-Philippe Baudrand, père de Joseph-Marie Baudrand, dans le genre rocaille. Voir aussi André PIDOUX de LA MADUERE, *Le Vieux Dole*, Besançon, Sequana, 4 tomes, Besançon, 1929-1931, t. I, p. 44.

Quelle formation reçoit le jeune artiste puisque l'hypothèse de l'atelier paternel semble s'évanouir ? Éliminons l'atelier de Jean-Pierre Victor Huguenin (1802-1860) qui renonce au poste de professeur de sculpture de l'école des Beaux-Arts de Besançon, en 1835, et celui du sculpteur Jean-Joseph Perraud (1819-1876) qui mène rapidement sa carrrière à Paris. On peut avancer l'hypothèse qu'il a pu fréquenter les cours du sculpteur Jean Séraphin Désiré Besson (1795-1864), fondateur de l'école d'arts et métiers de Dole en 1822 qu'il dirigea jusqu'à sa mort en 1864. C'est probablement dans son atelier que Baudrand fait la connaissance de son fils, le peintre Faustin Besson (1821-1882), son aîné, avec lequel il collaborera plus tard à la décoration du château du Deschaux. Cependant cette probable formation initiale dut se renforcer dans d'autres cadres. Le catalogue de la *Dixième exposition de Besançon* à laquelle Baudrand participa en 1890, mentionne à son sujet : *élève des écoles des Beaux-Arts de Besançon, Dijon et Lyon* [4] ; on apprend aussi, par la même source, qu'il a été médaillé en province [5].

Si l'on se fie à l'historien Rance de Guiseuil dont il faut cependant prendre les assertions avec circonspection [6], sa première commande semble émaner de la collégiale de Dole où il aurait sculpté une *Sainte Philomène*, pour la chapelle de Sainte-Philomène [7]. Était-elle comparable à celle que Pidoux évoque comme un « pieux *ex voto* », érigé par Joseph Baudrand, vers 1850, dans un oratoire avant les Bois de Landon ? [8]

C'est dans le milieu des notables dolois et au service des fabriques des paroisses proches de Dole, qu'il exécute ses premières œuvres. Une statue en pierre polychrome de *Saint Vernier* **(fig. 1)**, signée par Baudrand en 1861, orne la chapelle sud du transept de l'église Saint- Gengoult à Moissey [9]. Suivant l'iconographie traditionnelle, le jeune saint est pourvu d'une hotte, avec une serpe à ses pieds et des grappes de raisins à ses cotés. Le caractère réaliste de cette effigie se remarque notamment dans la représentation scrupuleuse de l'habit mal ajusté et entr'ouvert. La silhouette, à la carrure étroite, est élancée sans être haute. Cette œuvre illustre l'influence pérenne sur Baudrand du courant néo-médiéval et rappelle le choc culturel qui résulta de la découverte de la polychromie dans la sculpture gothique.

---

4. Les registres de l'École des Beaux-Arts de Lyon ne comportent pas le nom de Baudrand dans la liste des élèves, pas plus que celle de Dijon.

5. *Catalogue de la dixième exposition de Besançon*, 1890, Dodivers, Besançon, 1890, n° 353, p. 44.

6. L' auteur écrit (p. 107) que Baudrand fut directeur de l'école de dessin de Besançon ce qui est inexact ; il n'y fut que professeur.

7. Aujourd'hui disparue, cf. G. de RANCE de GUISEUIL, *Les chapelles…* ouv. cit., p. 107 ; André PIDOUX de LA MADUERE, *Le Vieux Dole*, ouv.cit., t. I, p. 44. Cette chapelle était autrefois dévolue à Notre-Dame de Pitié, fondation de la famille de Marenches. Très dégradée à la Révolution, la chapelle fut consacrée à sainte Philomène en 1834, cf.Bénédicte GAULARD, Jean-Pierre JACQUEMART, Jacky THEUROT, *De la Collégiale à la Basilique*, *Notre-Dame de Dole*, Dole, DMODMO, 2009, chapitre *Les chapelles* (sans pagination). Dans *Le Vieux Dole*, ouv. cit., Pidoux de La Maduère écrit que Baudrand est l'auteur d'une Vierge de la chapelle du Rosaire de la Collégiale Notre-Dame qui est, en réalité, une œuvre de Victor Huguenin.

8. André PIDOUX de LA MADUERE, *Le Vieux Dole*, ouv. cit., p. 648. Une photo ancienne, non datée, conserve le souvenir de cet oratoire, restauré en 1817. IL fut détruit dans les années 1960.

9. H. : 1.10 m ; L. : 0.45 m, S.D. : *J. Baudrand 1861* ; inscrite à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques le 23 juillet 1985. Les circonstances de cette œuvre ne sont pas connues et les comptes de la fabrique de la paroisse de Moissey n'en font pas écho.

Son adhésion au courant néo-gothique le conduit à ériger plusieurs autels dans ce style, dont celui de Sellières. C'est l'époque où La France, comme d'autres pays européens, se passionne pour l'art gothique. De nouvelles églises néo-gothiques sont édifiées que l'on dote ensuite d'un mobilier en harmonie. La nouvelle église de Sellières, dédiée à saint Pierre, fut élevée entre 1866 et 1870 par l'architecte bisontin Auguste Vieille [10]. Baudrand est l'auteur du tympan sculpté du portail [11]. Le haut-relief **(fig. 2)**, vraisemblablement en plâtre durci, représente le Christ en pasteur, accompagné de saint Pierre agenouillé à son côté ; le thème biblique symbolise la mission de l'apôtre à qui fut confiée l'Église du Christ. La réalisation s'avère discutable dans les proportions mal appréhendées de la figure de saint Pierre [12]. De même, le bras étendu du Christ est rattaché avec peu d'aisance au reste du corps. En revanche le caractère naturaliste des agneaux, leur plastique esquissée et suggestive ainsi que la volontaire irrégularité du relief du tympan apparaissent assez novateurs chez Baudrand.

Le maître-autel monumental **(fig. 3)**, placé vers le fond du chœur, fut réalisé par l'artiste vers 1870-1872. Il s'avère d'un style composite, associant à l'influence gothique, un vocabulaire décoratif Renaissance, sous l'aspect de rinceaux de feuillages et de palmettes. L'autel déploie une réelle magnificence dans l'emploi de marbres aux couleurs et effets variés. Sa polychromie est renforcée par le bleu lumineux des plaques d'émaux qui ornent les médaillons et les cartouches. Les trois Croix grecques qui décorent la face principale de l'autel, révèlent cependant une certaine invention toute XIXe siècle, avec l'introduction des motifs feuillagés sur les bras des Croix.

Dans la chapelle des Fonts Baptismaux de l'église de Saint-Aubin se remarque un petit édicule édifié par l'architecte Philippe Ruffier. La niche, qui y est insérée, comprend un bas-relief du *Baptême du Christ* signé : *J. Baudrand / Dole*, proche stylistiquement du tympan de Sellières.

À la suite de ces travaux, Baudrand participa au renouvellement du mobilier de l'église Saint-Antoine de Nozeroy et reçut commande de deux autels. En août 1865, l'autel du collatéral nord, appelé nef Saint Jean [13], est mis en place [14]. Baudrand livre un autel de forme rectangulaire [15], enchâssé dans un décor de boiseries néo-gothique **(fig. 4)**. Sa face principale présente une succession d'arcs brisés, abritant des statues de saints autour de la figure centrale du Christ. Trois de ces statuettes sont encore conservées dans le Trésor de Nozeroy [16]. Il est intéressant de voir que deux d'entre

10. Elle est destinée à remplacer l'église des Cordeliers, alors église paroissiale, dont seul le clocher a été conservé.

11. Signé en bas à droite : *1870 Dole / J. Baudrand*.

12. Sa tête semble trop volumineuse par rapport au reste de son corps, aux proportions ramassées.

13. « Notes savantes de renseignements pour différentes circonstances interressant la paroisse de Nozeroy , n° 7 », Archives du diocèse de Saint-Claude, évêché du Jura. Nous remercions particulièrement M. Claude Bosc, archiviste diocésain, pour avoir porté ces informations à notre connaissance.

14. Son coût d'un montant de 960 francs est offert par madame Vuillermot (« Notes savantes de renseignements pour différentes circonstances interressant la paroisse de Nozeroy n° 7 »).

15. La face principale de l'autel est dissimulée actuellement par un antependium en broderie de paille, du XVIIe siècle, représentant Le Christ et la Samaritaine. L'ensemble du retable est inscrit à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques depuis le 28/03/2006.

16. Il s'agit de *Saint Paul*, *Sainte Élisabeth de Hongrie* et *Saint Louis*.

Figure 1 :
Saint-Vernier Moissey,
église Saint-Gengoult
Cliché Sylvie de Vesvrotte - 2012

Figure 2 : tympan sculpté, Sellières, portail de l'église Saint-Pierre
Cliché Sylvie de Vesvrotte - 2013

Figure 3 : maître-autel, Sellières, église Saint-Pierre.
Cliché Sylvie de Vesvrotte - 2013

Figure 4 : autel néo-gothique, Nozeroy, église Saint-Antoine, collatéral nord.
Cliché Sylvie de Vesvrotte - 2013

elles, *Saint Louis* et *Sainte Élisabeth de Hongrie* se rattachent au XIIIe siècle, considéré comme le grand siècle de la Chrétienté. Peu après la guerre de 1870, on remarque une multiplication de la figure de Saint-Louis, honoré comme le saint guerrier chrétien.

Ce principe d'arcatures néo-gothiques ou néo-romanes dans lesquelles s'insèrent des statues à petite échelle, sera récurrent dans la structure des autels religieux, imaginés par Joseph Baudrand. S'achevant par une élégante accolade en bois sculpté, le retable est ici flanqué de deux pinacles. Un blason, sculpté en bas-relief, présente les premiers mots du prologue de Saint-Jean [17]. Il s'agit là d'un travail extrêmement raffiné. Ainsi, des éléments aussi discrets que les deux porte-cierges en fonte, montrent un réel soin dans leurs finitions et portent l'empreinte de la manufacture Saint-Ève [18]. À cette occasion Baudrand collabore avec le peintre Xavier Bourges (1797-1879), qui exerça son art à Dole et dans ses environs. Le tableau du retable illustre un épisode connu de la vie de saint-Antoine de Padoue, *La Vierge présentant l'Enfant Jésus à saint Antoine de Padoue* [19]. En 1872, c'est encore à Baudrand que la fabrique de la paroisse fera appel pour ériger le maître-autel dédié à Saint-Antoine l'Ermite [20]. L'évêque de Saint-Claude, Louis-Anne Nogret, se montre soucieux de cohérence stylistique et autorise le conseil de fabrique à remplacer le maître-autel, implanté au milieu du chœur, par une nouvelle création, davantage en harmonie avec le style néo-gothique du mobilier de l'église. L'objet sera placé au fond de l'abside selon « la tradition et les usages de l'Église » [21]. Comme le curé Charnal, alors en fonction à Nozeroy, le rapporte, le maître-autel s'inspire de celui qui fut réalisé deux ans auparavant par Baudrand pour la nouvelle église de Sellières [22]. Cet ouvrage est en marbres de couleurs variées avec des éléments en pierre noire de Miéry. La table d'autel est soutenue par des colonnes gémellées, ainsi qu'à Sellières, qui encadrent deux châsses de bois contenant les reliques de martyrs, provenant de catacombes de Rome [23]. Le dispositif de l'autel de Sellières avec son gradin d'autel, décoré de rinceaux de couleur or sur un fond bleu, est adapté à Nozeroy par Joseph Baudrand.

17. « *In principio erat Verbum* »

18. Octave CHEVALIER, « La famille Saint-Ève fondeurs et ferronniers d'art, 8 rue de Chartres, Besançon », *BARBIZIER,* bulletin de liaison du folklore comtois, nouvelle série, décembre 1981, n° 10, p. 478 « Pl. 10 n° 70 »

19. Selon la base Palissy, le tableau présente une inscription sur la toile « Mme Pantin com[tesse] / diuio pixit 1699/ ac funditus resic-/-vavit x. Bourges. / Dolae 1868 ». Il s'agit probablement d'une copie de 1865 d'un original peint en 1699.

20. Il est consacré par l'évêque de Saint-Claude, Monseigneur Louis-Anne Nogret, le 28 avril 1872 (Notes savantes de renseignements pour differentes circonstances interessant la paroisse de Nozeroy, maitre-autel placé au fond du sanctuaire de l'église », Archives du diocèse de Saint-Claude, évêché du Jura.

21 Lettre de l'évêque de Saint-Claude au curé et Président du Conseil de fabrique le 4 octobre 1871 (Archives du diocèse de Saint-Claude, évêché du Jura).

22. Curé Charnal, « Notes savantes de renseignements pour differentes circonstances interessant la paroisse de Nozeroy, maitre-autel placé au fond du sanctuaire de l'église », Archives du diocèse de Saint-Claude, évêché du Jura. Le coût de cet autel s'élève à la somme de 5 500 francs.

23. Elles furent déposées à la Collégiale de Dole, après l'incendie du couvent en 1778.

24. Curé Charnal, ouv. cit. « Notes savantes de renseignements pour differentes circonstances interessant la paroisse de Nozeroy, maître-autel placé au fond du sanctuaire de l'église », Elle fut payée à Baudrand la somme de 150 francs.

À ce mobilier liturgique s'ajoute une statue mariale en bois, bénite par le desservant le 9 juin 1872 [24]. Cette Vierge de l'Immaculée Conception diffère du modèle classique par ses bras croisés sur la poitrine. Selon l'iconographie traditionnelle, elle foule le serpent, symbole du mal qu'il faut combattre. Mais ici, Baudrand imagine un serpent qui se mord la queue, formant ainsi un cercle emprunté aux mythes païens [25]. Enfin le caractère insolite du matériau lui-même, le bois, peut surprendre car il n'est guère de statuaire en bois dans la seconde moitié du XIXe siècle, le plâtre se substituant largement aux autres matériaux dans les campagnes.

La première commande notoire, obtenue par Joseph Baudrand, émane du couvent des Visitandines de Dole, dont l'implantation dans cette ville remontait au 29 mai 1646. La petite congrégation de religieuses s'était établie tout d'abord rue Mont-Roland près du couvent des Carmélites. À la Révolution, la communauté est dissoute et le bâtiment qui les abrite est racheté par un maître de forges. Quelques sœurs s'installent ensuite à Poligny d'où elles regagnent Dole en 1826 [26]. Vers 1842, la petite commmunauté recomposée achète, in extremis, l'ancien collège Saint-Jérôme qui était occupé alors par des particuliers. Soutenues par de vieilles familles doloises, les religieuses relèvent le couvent de La Visitation de Dole [27]. L'église qui avait été consacrée en 1520 [28], s'était enrichie des monumentales statues d'apôtres, posées sur des socles représentant les prophètes. Lorsque les sœurs de la Visitation achetèrent l'ancien monastère, il ne restait plus que le chœur et une nef amputée. Les statues des apôtres [29] avaient été données en 1817 à la Collégiale par le maître de forges, Léonard Caron, qui avait acquis le couvent de La Visitation pendant la Révolution [30]. À la suite de travaux importants réalisés en 1852, la congrégation doloise fait appel à Joseph Baudrand pour concevoir un ensemble de huit statues de saints ainsi qu'une autre, d'un format plus monumental, représentant le Christ du Sacré Cœur. Ces effigies de saints et saintes, familiers de la ferveur visitandine, furent placées sur les socles des prophètes, de chaque côté du Sacré Cœur, symbolisant l'universalité de l'Amour divin. Mais les temps changent, le vieillissement des sœurs a pour ultime conséquence la fermeture du couvent en 1977 et le retour des dernières sœurs à la Maison-mère d'Annecy. Le monastère dolois est ensuite vendu à la ville de Dole

25. C'est un symbole paien, ancien, qui symbolise de manière générale le cycle éternel de la nature « l'ouroboros ». Il est rarement associé à l'iconographie mariale mais dans ce cas précis il peut symboliser l'être fermé sur lui-même incapable de s'élever pour découvrir l'Amour du divin ou bien le mal, considéré comme un cercle vicieux. Une statue de Vierge à l'Enfant, XIXe siècle, de l'église de Saint-Maur (Jura), montre le serpent dans la même position.

26. Pierre LACROIX, « Saint François de Sales et les Visitandines en Franche-Comté », *Semaine religieuse du diocèse de Saint-Claude*, 1977, n° 12, p. 462-471 : « En janvier 1826, elles sont 21 professes, une novice et trois postulantes. »

27. Le Collège Saint-Jérôme avait été fondé en 1492 par le prieur majeur de Cluny, Antoine de Roche, à l'intention des jeunes moines de Cluny qui étudiaient à l'université de Dole.

28. Pierre CARRE, « Les Prophètes de la chapelle de Bourbon à Cluny », *42e Congrès de l'Association bourguignonne des Sociétés Savantes*, Chalon/Saône, 1972, p. 121-126 ; Claude BOSC, « Le collège Saint-Jérôme de Dole », Mémoire de maîtrise, Faculté des Lettres de Besançon, 1973 ; Pierre LACROIX, *Églises jurassiennes romanes et gothiques*, Besançon, 1981, p. 108-111, 307-308 ;

29. Datés du 1er quart du XVIe siècle.

30. Les statues arrivèrent à la Collégiale en 1817 et furent installées dans une chapelle, avant d'être placées dans le chœur en 1916.

Figure 5 :
statue de Saint François de Sales,
Dole, crypte de l'église
du Sacré-Cœur de La Bedugue.
Cliché Sylvie de Vesvrotte - 2013

Figure 6 :
statue de Saint Charles-Borromée,
Dole, crypte de l'église
du Sacré-Cœur de La Bedugue.
Cliché Sylvie de Vesvrotte - 2013

Figure 7 :
statue de Sainte Marie-Madeleine, Dole, crypte de l'église du Sacré-Cœur de La Bedugue.
Cliché Sylvie de Vesvrotte - 2013

Figure 8 :
statue de Saint Joseph, Besançon, église de La Madeleine.
Cliché Sylvie de Vesvrotte - 2013

en 1977. Au début des années 1980, l'ensemble du couvent de La Visitation est restauré et affecté au Conservatoire de musique de Dole [31]. Les statues de Joseph Baudrand sont transportées au centre technique municipal de Dole [32], puis déposées en 2011 dans la crypte de l'église du Sacré-Cœur de La Bedugue dans l'attente d'une restauration justifiée.

Chacune des statues mesure environ 1,80 m de haut à quelques centimètres près. L'ensemble est en pierre calcaire provenant des carrières de Tonnerre. Leur teinte blanchâtre a longtemps fait supposer qu'il s'agissait de statues de plâtre [33]. Baudrand reçoit mission de sculpter les saints fondateurs de l'ordre de La Visitation en 1610, à Annecy : l'évêque de Genève, saint François de Sales **(fig. 5)**, et la bourguignonne sainte Jeanne de Chantal. Marguerite-Marie Alacoque [34], déclarée bienheureuse en 1864, trouve sa place fort logiquement comme inspiratrice du culte du Sacré Cœur. Saint Jean de La Croix, rénovateur en 1568 du Carmel, est l'auteur du mystique *Cantique Spirituel* qui fait référence à l'Amour fulgurant envers Le Christ [35]. L'apôtre préféré du Christ, l'évangéliste Jean, symbolise toute la dimension d'Amour qu'incarne la figure de Jésus-Christ. Saint Augustin est l'auteur d'écrits à la base de nombreuses règles destinées à gérer la vie des moines. Il est souvent associé à l'Amour de Dieu et représenté avec un cœur transpercé de traits ou un cœur embrasé. Ses liens spirituels avec les autres statues de saints livrés par Joseph Baudrand sont avérés, en particulier avec saint Jean de la Croix qui fit souvent référence à lui. Saint Charles-Borromée **(fig. 6)**, né en 1538 et mort en 1576, devint archevêque de Milan. Sa douceur, son abnégation durant la famine et la peste en Italie du Nord - en témoigne son dévouement pendant la peste de Vercelli- fit de lui un *Père de la patrie* en 1576. De manière inattendue, on rencontre Marie-Madeleine **(fig. 7)** au sein de cette galerie de la spiritualité visitandine. Pécheresse repentie de l'amour sensuel, elle rencontra Le Christ et fut saisi d'un Amour qui remplit son être du seul désir de Dieu. Sa conversion exemplaire, soutenue par la Contre-Réforme, pouvait montrer le chemin de la vocation aux religieuses.

L'iconographie de ces statues s'avère relativement traditionnelle. Chacune des statues étant figurée par ses attributs spécifiques [36]. André Pidoux de la Maduère est le premier à citer Joseph Baudrand comme l'auteur des nouvelles statues du chœur de l'église des Visitandines de Dole, dans le tome IV de son ouvrage, *Le vieux Dole,* paru en 1931 [37].

---

31. Sous le nom d'auditorium Karl-Joseph Riepp. L'ancien collège Saint-Jérôme fut inscrit à l'Inventaire supplémentaire des Monuments Historiques le 9 novembre 1998.

32. Lors de la restauration de l'église, les statues des apôtres, alors à la Collégiale, ont repris place à leur emplacement d'origine.

33. Il n'y a aucune trace des formes d'un moule.

34. Elle sera canonisée en 1920

35. Son dernier commentaire, *La Vive Flamme*, composé en 1584 (ou 1585), témoigne de sa flamme envers l'Amour du Christ.

36. André PIDOUX de LA MADUERE (*Le Vieux Dole*, ouv. cit., t. IV, p. 535) cite la statue du Sacré Cœur, celles de *Saint François de Sales*, *Sainte Jeanne de Chantal*, *Sainte Marguerite-Marie Alacoque* mais évoque *Saint Bernard*, *Saint Claude* et *Saint Jérôme* comme autres sujets sculptés. Pour *Saint Claude*, ce choix n'aurait pas été irréaliste car il s'agit du saint patron de La Franche-Comté. Son iconographie semble proche de *Saint Augustin* et l'on peut comprendre l'erreur d'André Pidoux de La Maduère. Pour *Saint Jérôme* et *Saint Bernard*, le lien est plus difficile à comprendre.

37. André PIDOUX de LA MADUERE, *Le Vieux Dole,* ouv. cit, p. 535-536.

Cette paternité attribuée à Baudrand semble solide comme en témoigne la comparaison probante avec le *Saint Joseph* **(fig. 8)**, signé et daté de 1867, de l'église Sainte-Madeleine de Besançon. En observant l'esthétique de cet ensemble dolois, on peut déceler le goût de l'artiste pour des figures frontales bien découpées. Il se dégage aussi une profonde spiritualité qui émane des physionomies tantôt exaltées, inspirées ou méditatives ; les attitudes choisies simulent le mouvement du corps, ainsi qu'on peut le voir avec le pied qui dépasse du socle de Saint Jean de La Croix ou de Saint Jean l'évangéliste. Le traitement des drapés est particulièrement étudié avec des plissés énergiques qui modèlent et structurent la silhouette. Le langage de Baudrand est en totale opposition au néo-classicisme et participe d'un style éclectique qui associe, à la fois, modèles formels du XVIIe siècle, monumentalité du Moyen Âge et mysticité ambiante.

Dans son *Histoire et description des musées de la ville de Besançon*, Auguste Castan (Besançon, 1833 – Besançon, 1892) attribue à Joseph Baudrand l'exécution puis le don au musée des Beaux-Arts de Besançon de moulages en plâtre des six bas-reliefs aux sujets bibliques et symboliques, qui ornaient, à Besançon, la cheminée de la maison de Jean Casenat [38]. Nous ne connaissons pas la date réelle de ce travail par Baudrand et sa donation au musée. Cette cheminée en marbre du troisième quart du XVIe siècle, fut déposée en 1863 au musée de Dole [39]. On peut imaginer que ces moulages en plâtre des bas-reliefs ont été réalisés en lien avec la décision de déplacer la cheminée, soit avant, soit après son transfert à Dole. Baudrand aurait pu ensuite décider de les offrir au musée de Besançon afin que la ville conserve un souvenir de cette cheminée monumentale. Le même auteur, Auguste Castan, signale que Joseph Baudrand avait donné au musée, en 1887, un plâtre original du portrait en médaillon de Luc Breton, figurant Nicolas-François Rougnon (1737-1799) professeur à la Faculté de médecine de l'Université de Besançon [40]. Est-ce à la même époque que Joseph Baudrand donne ces moulages de plâtre ? [41] Il serait trop long de s'attarder ici sur la richesse de ces bas-reliefs de la cheminée Casenat qui révèlent de multiples détails pour chaque épisode biblique **(fig. 9)**. Ainsi chacune des scènes s'anime de petites fresques du quotidien où se découvrent des architectures familières, des animaux d'élevage, tout un monde décrit à échelle réduite, mais aussi des objets symboliques dont tous n'ont pas encore été interprétés [42]. Les plâtres du sculpteur dolois révèlent beaucoup d'animation, particulièrement dans les plissés nerveux et

38. Médecin espagnol du XVIe siècle, cf. Auguste CASTAN, *Histoire et description des musées de la ville de Besançon*, Paris, E. Plon, 1889, n°6, p. 148. Cette maison était établie au n° 25 de la rue du Clos ; Jules GAUTHIER, « La cheminée monumentale de l'hôtel Casenat », *Bulletin de la Société d'émulation du Doubs*, 1903-1904, p. XI-XII.

39. Inv. 627 ; Une date sur la cheminée indique 1565 ; H. 2.87 m ; L. 2.38 m ; E. 50 m

40. Auguste CASTAN, *Histoire et description des musées de la ville de Besançon*, ouv. cit, p. 156.

41. Ces bas-reliefs sont au nombre de six : *Caïn et Abel*, inv. 2013.0.37 ; un enfant endormi sur un tombeau, avec des devis latines et la date de 1565, inv. 2013. 0.38 ; *Moïse tenant les Tables de La Loi*, inv. 2013.0.39 ; *Saint Matthieu écrivant son évangile sous la conduite de l'Ange* ; *Saint Jean l'évangéliste écrivant son Évangile* ; *un médecin érémitique*, inv . 2013.0.47 ; nous remercions Dominique Boley du musée des Beaux-Arts de Besançon pour son aide.

42. Présence d'un fléau d'armes sur le bas-relief du *Médecin érémitique*.

Figure 9 : détail de Saint-Mathieu et l'ange, Besançon, Musée des Beaux-Arts
Cliché Gilles Vincent - 2013

bouillonnants des tuniques. La rugosité du plâtre, de même qu'un travail de griffures superficielles, laissent deviner les retouches à la spatule, avant le séchage définitif. De nombreuses précisions naturalistes caractérisent ces scènes bibliques. Par exemple, l'habit dont est paré Moïse est également mal ajusté et rappelle l'habit du *Saint-Vernier* de Moissey.

En 1866, Joseph Baudrand se marie avec Jeanne-Pierre-Marie Saint-Ève d'une famille de fondeurs et de ferronniers d'art de Besançon, établie au numéro 8 de la rue de Chartres [43]. La fonderie avait été fondée par Jean-Baptiste Saint-Ève en 1829.

43. Arch. dép. Jura, 3 E 3399 (11 avril 1866). La rue de Chartres est devenue la rue de Lorraine. L'enseigne Saint-Ève a été étudiée par Octave Chevalier, « La famille Saint-Ève fondeurs et ferronniers d'art, 8 rue de Chartres, Besançon », *BARBIZIER*, bulletin de liaison du flklore comtois, décembre 1981, n° 10, nouvelle série, p. 472-490 ; Dominique Perchet, « Saint-Ève, fondeur et ferronnier d'art », *FONTES*, n° 79, décembre 2010, p. 16-29.

L'un de ses six enfants, Pierre-Louis Saint-Ève, né en 1803, épousa Marie-Claudine Chazerand [44] et c'est l'une de leurs filles qui se maria avec le sculpteur. De cette union, naquit à Dole, le 2 janvier 1867, un fils unique, Jean-Marie Louis Joseph [45], souvent confondu avec le général Baudrand [46]. De fait, ce fils de Joseph Baudrand mènera aussi une carrière militaire. En 1897, l'année de la mort de son père, il est lieutenant d'infanterie à Madagascar [47].

Le sculpteur ne s'installa pas pour autant à Besançon. Son en-tête commercial présent dans sa correspondance permet d'éclairer son activité professionnelle à Dole. Ainsi en 1875 [48], son champs de compétence est ainsi indiqué « Sculpture en marbre, pierre et bois. Monuments funéraires, tombes ». Un an après [49], le savoir-faire de son atelier s'est développé : « Statues en marbre , pierre et bois, Autels, retables, etc… Cadres, ornements de tous styles pour appartements etc. ». Les ateliers J.H. Baudrand [50] sont localisés au 19 rue Dusillet, à peu de distance donc de la maison natale du statuaire, au 5 rue Dusillet. En parallèle à son évolution personnelle comme artiste, Baudrand dirige un atelier de sculpteurs et d'artisans qu'il emploie aux diverses tâches de son atelier. En 1879, l'artiste semble avoir déménagé puisque ses ateliers se situent rue de la Gare à Dole. Ses compétences s'appliquent aussi aux « Boiseries de tout style pour églises & appartements Monuments funéraires etc » [51].

L'artiste ne s'établira à Besançon que dans les années 1885, au numéro 8 de la rue de Chartres. Par son mariage, Baudrand avait mis un pied dans les milieux culturels et artistiques de Besançon. Il devint le beau-frère d'Aglaé Castan, qui était la propre nièce d'Auguste Castan, historien réputé de Besançon [52]. Comme nous le verrons la notabilité de sa belle-famille, de surcroît son réseau professionnel, laissèrent espérer à Baudrand une collaboration familiale fructueuse à travers les multiples réalisations de la manufacture Saint-Ève [53]. Un autre membre de sa belle-famille l'introduisit dans le milieu érudit de la *Société d'émulation du Doubs*, Charles Saint-Ève (1826-1877), l'un des enfants du fondateur Jean-Baptiste. Entrepreneur de serrurerie place Granvelle, admis à la *Société d'émulation du Doubs* en 1865, il présente la candidature de son parent, Joseph Baudrand, à la séance du 18 avril 1874 comme

44. Octave CHEVALIER, « La famille Saint-Eve… », ouv. cit., p. 474.

45. Arch. dép. Jura, 2 E 228 (2 janvier 1867)

46. Le Colonel ou général Baudrand (Chevalier, 1981, p. 474), figure militaire de l'Empire, né le 21 août 1774 de Georges César Denis, avocat au Parlement (Thierry CHOFFAT, Jean-Marie THIÉBAUD, Gérard TISSOT, *Les Comtois de Napoléon*, Cabédita, coll. Archives vivantes, 2006, p. 69).

47. Lettre de Mme Baudrand, à l'École des Beaux-Arts de Besançon, 7 septembre 1897. C'est sans doute la carrière militaire des deux homonymes qui a induit cette erreur.

48. Arch. dép. Jura, 35 J 401.

49. Ibidem.

50. La lettre H qui suit le J de Joseph n'est pas éclaircie puisque sur son acte de naissance, il est nommé Joseph-Marie Baudrand.

51. Arch. dép. Jura, 35 J 401, lettre du 23 septembre 1879.

52. Auguste Castan avait épousé la sœur de Jean-Baptiste Saint-Ève, le fondateur de l'établissement familial.

53. La fonderie Saint-Ève périclita en 1877 à la mort de Charles Saint-Ève. La cessation d'activité de cette fonderie compromit certainement certains projets de Baudrand.

membre correspondant [54]. Son second parrain n'est autre qu'Auguste Castan, l'historien et l'érudit de Besançon, qui semble avoir été l'un de ses proches et l'encouragea dans sa carrière. À la séance suivante, celle du 9 mai 1874, Joseph Baudrand est élu membre correspondant de la *Société d'émulation du Doubs* [55].

En 1867 le conseil de fabrique de l'église Sainte-Madeleine de Besançon commande au sculpteur une statue en pierre calcaire représentant *Saint Joseph* [56]. Cette statue est évoquée par le chanoine Joseph Boillot dans ses souvenirs publiés, couvrant la période où il fut curé de la paroisse Sainte-Madeleine [57]. Cette œuvre, d'un abord assez académique, mérite cependant mieux que le jugement assez lapidaire du desservant qui la juge peu réussie et décevante par rapport au talent du sculpteur [58]. Certes, l'attitude du modèle apparaît légèrement empruntée et le visage de saint Joseph, idéalisé, manque de caractère. Mais, malgré ces légères imperfections, la figure est ample et bien campée sur son socle hexagonale. Au contraire la qualité sculpturale des drapés est sans conteste. Les cassures profondes des plis du manteau favorisent l'alternance heureuse d'ombres et de lumière [59].

Joseph Baudrand collabore ensuite avec l'architecte d'État, Alfred Ducat (1827-1898), qui est chargé de l'aménagement des stalles de l'ancienne abbaye Saint-Vincent de Besançon, devenue église Notre-Dame [60]. Le maître-autel de style « néo-roman » **(fig. 10)** est réalisé vers 1872 par Joseph Baudrand d'après le dessin de l'architecte. À cette époque, l'architecte Alfred Ducat est l'une des personnalités artistiques les plus en vue de Besançon [61]. L'architecte et le sculpteur se connaissent probablement depuis l'édification de la nouvelle église de Mont-Roland sur le projet retenu de Ducat. Les deux hommes tisseront des liens d'amitiés et Alfred Ducat interviendra pour la nomination de Joseph Baudrand comme professeur à l'école des Beaux-Arts de Besançon en 1887 [62]. C'est à Guy Barbier que nous devons ces infor-

54. *Bulletin de la Société d'Emulation du Doubs*, 1874, p. 9e série, Besançon, Dodivers, 1875, p. XVII-XVIII.

55. Ibidem, p. XXII.

56. Nous avons consulté les registres du Conseil de Fabrique pour les années 1860, conservés à la bibliothèque du Centre diocésain de Besançon. Malheureusement ils sont manquants à partir de l'année 1857 jusqu'à l'année 1872. Nous devons à Guy Barbier l'information sur la présence d'une statue de Baudrand à l'église de La Madeleine. Jean ADAM, Guy BARBIER, Marie-Hélène BLOCH, Lionel ESTAVOYER, collectif, *Église Sainte-madeleine : objets mobiliers, peintures murales, livres et vitraux, propriétés de la ville de Besançon*, Besançon, 2006, mobiles sous classeur.

57. *Autobiographie de Joseph Marcellin Boillot*, Dodivers, Besançon, 1891, tome II, p. 156 ; la statue se situait à son époque dans la chapelle dédiée au Saint Sacrement. Elle est signée sur le socle : *J. Baudrand, Dole, 1867* . Cf. Guy BARBIER, *Inventaire de Sainte-Madeleine* (conservé au service de l'animation du Patrimoine de Besançon).

58. *Autobiographie de Joseph Marcellin Boillot,* ouv. cit., p. 156.

59. Le pan gauche du manteau de saint Joseph est rejeté sur le bras opposé, ce qui accentue encore la stabilité du personnage ; ce principe rappelle la statuaire bourguignonne et franc-comtoise des XVe-XVIe siècles avec l'adaptation du manteau en tablier.

60. Marie-Hélène ATTALAH, Guy BARBIER, « Laissez-vous conter l'église Notre-Dame, ancienne abbaye Saint-Vincent », Ville de Besançon, octobre 2009.

61. Jean-Marie SUCHET, « Alfred Ducat, architecte », *Mémoires de l'Académie de Besançon*, 1898, p. XXII-XXVII.

62. Voir note page suivante.

mations sur la participation de Baudrand à cet ensemble monumental de Notre-Dame [63]. Le 7 juillet 1872, le curé de Notre-Dame propose au Conseil de fabrique de prendre à sa charge l'autel projeté par Alfred Ducat « [qui] s'harmoniserait par le style avec les réparations déjà faites à l'église » [64]. Le Conseil de fabrique accepte l'offre du desservant. Les matériaux choisis sont le marbre blanc et l'onyx. Baudrand a imaginé les cinq statuettes en marbre blanc qui sont disposées sous les arcatures néo-romanes : le Christ du Sacré Cœur, entouré par deux évangélistes à sa gauche et à sa droite. L'ensemble suscite une comparaison évidente avec les saints de la Visitation de Dole. L'ensemble de la gestuelle procède de cet ensemble statuaire. Les statuettes sont travaillées en ronde-bosse, le traitement des visages et des plissés est moins frémissant que ceux des statues de la Visitation, en calcaire tendre. La manufacture Sainte-Ève est rarement absente des grands projets bisontins dans les années 1870 et elle réalisera en 1878 la ferronnerie des chapelles absidiales.

Les protections d'Alfred Ducat et de la famille de Vaulchier ont permis à Joseph Baudrand de bénéficier de deux commandes importantes issues pour la première, du chantier de la nouvelle église jésuite de Mont-Roland, et, pour la seconde, du réaménagement au goût du jour du château de la famille de Vaulchier au Deschaux.

L'église de Mont-Roland a été financée en partie grâce à la générosité de l'abbé Henri de Vaulchier [65], curé de Dole de 1857 à 1864. Très lié aux notables locaux, il avait fait restaurer la Sainte-Chapelle de la Collégiale de Dole en 1859-1860 et fit aménager la chapelle des Ames du Purgatoire de la Collégiale, avant de s'établir à la Grande-Chartreuse en 1864. Il ne semble pas impossible que l'auteur de la *Mater Dolorosa* exposée dans la chapelle des Ames du Purgatoire puisse être de Joseph Baudrand.

C'est en 1851 que la première pierre de l'église Notre-Dame de Mont-Roland fut posée. Alfred Ducat, son architecte, sollicite le jeune sculpteur dolois pour la réalisation d'une statue de saint Pierre, aujourd'hui disparue [66]. La décoration extérieure s'étagea dans le temps et celle du portail à pinacle de l'église ne fut entreprise que dans les années 1880. C'est à Baudrand que revint la sculpture du tympan du portail, achevé en 1888. Traité en haut-relief, l'espace sous les voussures représente La Vierge en majesté avec l'Enfant Jésus, entourée de deux anges adorateurs. Au-dessous, trois cartouches rectangulaires, en frise, illustrent des épisodes de l'histoire de saint Martin, du chevalier Roland et de sainte Béatrix. Fondatrice, au XVe siècle, d'un ordre de religieuses contemplatives en l'honneur de l'Immaculée Conception, cette

62. *Hommage à quatre sculpteurs oubliés*, *René de Chateaubrun, Marguerite Syamour, Anne de Chardonnet, Georges Laëthier*, catalogue d'exposition, musée des Beaux-Arts de Besançon, 29 juin-2 décembre 1996.

63. Centre Diocésain de Besançon, Bibliothèque, Conseil de fabrique de l'église Notre-Dame, boîte E. 1641.

64. Ibidem, lettre manuscrite.

65. L'abbé Henri de Vaulchier, frère du marquis Louis-Anne de Vaulchier, était un proche de l'architecte Alfred Ducat et des peintres Faustin Besson et Xavier Bourges.

66. Abbé BRUNE, *Dictionnaire*…, ouv. cit., p. 18. Les *Notes historiques sur N.-D. de Montroland et sur le prieuré de Jouhe,* par Louis JEANNEZ, Lons-Le-Saunier, 1923, n'évoquent pas cette statue de Saint-Pierre de même que le petit opuscule, *Pèlerinage de Notre-Dame du Mont Roland*, Abbeville, 1895.

Figure 10 : maître-autel, Besançon, église Notre-Dame.
Cliché Sylvie de Vesvrotte - 2013

Figure 10 bis :
détail du maître-autel :
statuette d'un évangéliste,
Besançon, église Notre-Dame.
Cliché Sylvie de Vesvrotte - 2013

Figure 11 : détails de la cheminée du fumoir, Le Deschaux, Château.
Cliché Simon de Vaulchier (n.d.)

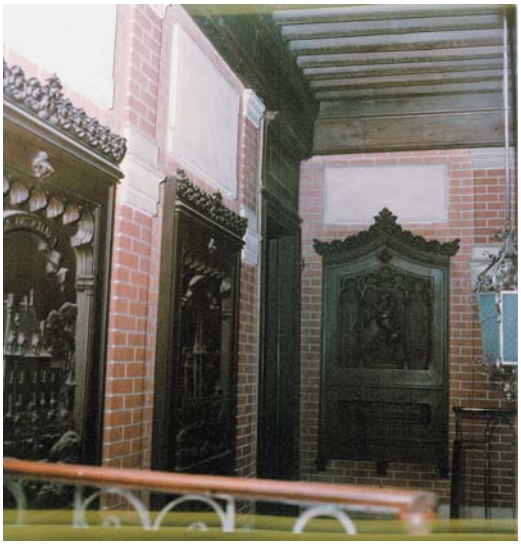

Figure 12 : panneaux sculptés de la cage d'escalier, Le Deschaux, château.
Cliché Simon de Vaulchier (n.d.)

sainte espagnole vécut de longues années dans le monastère cistercien de Tolède [67]. Dans l'un des cartouches, elle apparaît en suivante de la reine Isabelle de Castille, dont elle était la nièce. Le sujet du cadre central représente l'adoubement de Roland, neveu de Charlemagne. La dernière scène figure saint Martin, évêque de Tours, bénissant des pélerins. Les sujets traités par Baudrand sont en parfaite résonance avec le courant Troubadour. La présence de Roland, héros d'une chanson de geste qui illustre les vertus de la chevalerie française, témoigne du regain d'intérêt pour l'histoire nationale et pour la redécouverte de cette civilisation médiévale, longtemps méprisée. Ce retour en grâce de l'art gothique a stimulé dans un premier temps l'imaginaire des artistes de la période romantique puis, dans un deuxième temps, elle a suscité un retour à l'exactitude iconographique chez les artistes. Baudrand témoigne de cet intérêt pour les personnages médiévaux typiques (chevalier, dame avec port du hénin, pages). Les personnages sont traités en haut-relief et se détachent presque totalement du support. La partie supérieure du tympan avec la Vierge et les deux anges est épurée, les volumes sont souples et les arêtes des plissés peu marquées. Les cartouches sont traités d'une manière toute autre. L'espace est peuplé de figures denses aux gestes un peu raides. L'intérêt narratif des scènes est en revanche bien exprimé par l'artiste et leur caractère documentaire traduit cette quête d'exactitude iconographique.

À la suite de l'édification de Mont-Roland, le marquis Louis-Anne de Vaulchier pressent Alfred Ducat, qu'il connaît bien, pour restaurer et aménager au goût du jour le château familial du Deschaux [68]. Les travaux au château familial se déroulèrent durant dix ans, de 1869 à 1879, sous la conduite de l'architecte bisontin. Le jardin, l'orangerie et le château furent l'objet d'embellissements et de modifications importantes. Le fonds familial de la famille Vaulchier déposé aux Archives départementales du Jura comprend un dossier détaillé sur le déroulement de ces travaux et sur la participation des différents artisans et manufactures à ces embellissements (35J). Le fumoir fut entièrement décoré dans le goût néo-gothique par Joseph Baudrand qui conçut des boiseries sculptées et un mobilier à l'usage des fumeurs : cheminée, banquettes avec dais ornés de phylactères inscrits de devises et autres maximes sur le plaisir de cette occupation masculine. Ce décor de la salle du fumoir **(fig. 11)** a essentiellement retenu l'attention des historiens. Pourtant la collaboration de Baudrand à ce chantier du Deschaux fut prépondérante. Son travail ne s'arrêta pas seulement à la spectaculaire cheminée du château du Deschaux mais il lui fut confié la création d'un mobilier varié. En 1876 [69], il a charge de réaliser une grande table, une petite table, 4 tabourets et… un billard pour le fumoir. Le sculpteur exécute aussi un marbre de toilette pour une petite table [70]. Ses compétences s'étendent à des détails sculptés comme le tournage du cercle d'une horloge [71].

67. Elle fut canonisée en 1976 par le pape Paul VI.

68. Claude-Isabelle BRELOT, *La noblesse réinventée. Nobles de Franche-Comté de 1814 à 1870*, 2 vol, Besançon, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1992, p. 628. C'est à l'érudition et l'amabilité de Claude-Isabelle Brelot et de M. Simon de Vaulchier que nous devons ces informations spécifiques sur le château du Deschaux.

69. Arch. dép. Jura, 35 J 401, Lettre du 15 juillet 1876.

70. Ibidem, lettre du 25 mai 1877.

71. Ibidem, compte du 24 octobre 1877.

L'échange épistolaire conservé dans le fonds familial, cité ci-dessus, permet d'approcher la personnalité de Joseph Baudrand qui apparaît totalement dévoué à son mécène. Le marquis partage son temps entre son hôtel particulier de la rue de Bellechasse à Paris et son château de province. Baudrand semble en proie à de continuels soucis d'argent malgré la générosité bienveillante du châtelain du Deschaux. À travers les lettres échangées entre le sculpteur et son mécène, il apparait que plusieurs sculpteurs ont travaillé au Deschaux sous les ordres de Baudrand [72]. Parfois aussi, la recherche des matériaux s'avère compliquée, l'artiste exploitant le marbre, le bois et même le grès sur ce chantier.

L'influence du « Gothic Revival » est manifeste dans ce décor insolite en Franche-Comté. Même si Baudrand adapta les idées de Ducat ou celles du marquis Louis-Anne de Vaulchier, le décor à l'anglaise du fumoir est particulièrement insolite en Franche-Comté, peu perméable aux influences anglo-saxonnes. La spectaculaire cheminée, au bandeau de chêne sculpté d'une rangée de fleurons, rappelle l'union entre les famille de Vaulchier et Raincourt qui avait vu le mariage de Louis –Anne de Vaulchier (1837-1910) avec Marie-Anatole-Alix de Raincourt en 1867 [73]. Sur le bandeau de la cheminée, Baudrand organise en une suite de dix médaillons les portraits des principaux membres de la famille de Vaulchier, développée de chaque côté des blasons accolés des familles Vaulchier et Raincourt [74]. D'après Roger Siblot, la cheminée du fumoir était inspirée de celle de la Diana, à Montbrison, salle « découverte en 1841 par Anatole de Bartelemy et Georges de Soultrait [75]. Un nouvel escalier fut ajouté dans le château et Baudrand exécuta dans la cage d'escalier des bas-reliefs **(fig. 12)** sur trois panneaux de bois sombre [76]. Les thèmes évoqués sont l'antique tour de Lyoutre, flanquée de deux tourelles carrées, puis le château du Deschaux après son agrandissement par François de Vaulchier au XVIIIe siècle. En vis-à-vis le troisième panneau figure une licorne surmontée des lettres entrelacées des aînés de famille, L et V, de même que la devise de la famille de Vaulchier [77]. Les panneaux sont surmontées des mêmes corniches de réseaux feuillagés et des mêmes fleurons ajourés que le mobilier du fumoir. Il y a donc une unité d'ensemble qui prévaut dans tout le mobilier conçu dans ce troisième tiers du XIXe siècle. Joseph Baudrand démontre ici sa maîtrise technique de la sculpture sur bois, apprise sans doute dès ses débuts, dans l'atelier d'un spécialiste : Désiré Besson (?). Le peintre Faustin Besson collaborera également à cette entreprise puisqu'il peindra dans le petit Salon une allégorie de la ville de Dole.

---

72. Ibidem, lettre du 8 juin 1875 de Baudrand au marquis de Vaulchier ; ainsi un compte du 19 avril 1878 fait état des retouches de Baudrand sur le décor de boiseries de la salle à manger exécutées par un autre sculpteur.

73. Jean de VAULCHIER, *Les Vaulchier, une famille de Franche-Comté*, Paris, Patrice du Puy, 2011.

74. Roger SIBLOT, « le château du Deschaux (Jura) », *Le Pays comtois*, n° 61, 5 avril 1935.

75. Roger SIBLOT, « le château du Deschaux », *Pays jurassien*, juin-juillet, et août-septembre, 1945, n° 24-25, p. 188-189. Dès 1875, Henri GONNARD publie une étude sur la cheminée de la DIANA, *Monographie de la Diana, ancienne salle des États de la province du Forez*, Vienne, 1875.

76. Jean de VAULCHIER, ouv. cit., p. 183.

77. Ces mêmes motifs se retrouvent sur les trois panneaux de fonte de la cheminée du fumoir. La devise de la famille étant : *Fulgore et pretio*.

En 1873, Baudrand réalise un petit monument votif en Saône et Loire, au lieu dit « Champ Failly », sur la commune de Moncoy [78]. Une statue en fonte de La Vierge de l'Immaculée Conception, peinte en blanc, est située sur un piédestal en pierre calcaire portant inscription sur ses quatre faces. Le monument invite le passant à la dévotion à Notre-Dame de Bon Espoir. Le piédestal sur sa face envers comporte les mots suivants : « J. BAUDRAND DOLE JURA ». Une autre face porte la marque « Aout 1873 ». Quatre colonnes aux chapiteaux stylisés flanquent les angles de cette base élevée. Le dessin de La Vierge en fonte est-il de Baudrand ? La silhouette mariale reprend le type consacré de L'Immaculée Conception, ornée d'une couronne de douze étoiles [79]. Résulte t-elle de cette collaboration attendue entre Baudrand et la manufacture Saint-Ève ? [80] Les pans du manteau, unis à la naissance du cou par une fibule, les étoffes extrêmement froissées et le caractère bombé du tablier de la tunique aux plis nerveux, relèvent d'un prototype original, éloigné des gabarits Saint-Ève. À la naissance des marches, un blason, surmonté d'une couronne comtale, évoque les donateurs de cet édifice votif, les familles seigneuriales Lantin-Rivérieulx de Varax, propriétaires du château de Moncoy [81].

Vers 1876, Baudrand est sollicité pour la création d'un mobilier destiné à la nouvelle église Saint-Pantaléon de Gueberschwihr. Ce n'est qu'après la guerre de 1870 que les plans de l'architecte Chacre purent être réalisés entre 1874 et 1878. La nouvelle nef « néo-romane » fut accolée à l'antique clocher formant campanile, classé Monument Historique depuis 1847. De nombreuses manufactures alsaciennes participèrent à la décoration intérieure de l'église. Baudrand, qui semble être devenu le spécialiste des autels monumentaux dans le goût médiéval, exécuta en 1878 le maître-autel et les deux autels latéraux, en marbre blanc [82]. Le banc de communion provient également de ses ateliers [83].

Son dernier travail connu à Dole concerne l'édification d'un monument commémoratif de la résistance héroïque des défenseurs dolois face aux Prussiens le 21 janvier 1871. La résistance, pendant près de quatre heures, de trois-cents gardes nationaux et francs-tireurs face à un bataillon prussien de 4 500 hommes de Poméranie, décida la ville à faire ériger un monument du souvenir. Après de nombreuses hésitations, le choix du lieu se porta sur le haut de l'avenue de la gare où

78. H. 3.90 m, l. 1.18 m, P. 1.18 m ; l'édifice est toujours dressé à son emplacement initial, Cf. fiche Base Mérimée.

79. *Apocalypse de saint-Jean* (9, 1-2)

80. Le modèle de cette Vierge ne fait pas partie des exemplaires proposés par le catalogue Saint-Ève (s.d) : *Fonderies d'ornements en tous genres / en Fer de 2e Fusion / & atelier d'ajustages / St Ève Frères et maillard Salin. / ateliers de Construction à Besançon.*

81. On reconnait le blason des Lantin propriétaires du château jusqu'en 1870 : « D'azur, à la guivre d'argent, tortillée en pal ; au chef d'or plain », et celui des Riverieulx de Varax, une branche cousine : « D'azur, à une rivière d'argent surmontée d'un croissant du même » d'où fut issu, à l'extinction de la branche Lantin, le nouveau propriétaire de Moncoy, le comte Régis de Riverieulx de Varax (1843-1920).

82. Laurent ZIND, *Gueberschwihr, Histoire de la commune et de la paroisse*, Paris, Alsatia, 1989, p. 353. Le maître-autel coûta 10 000 F et chacun des latéraux 3 000 francs selon la même source.

83. Ibidem p. 353. Le banc de communion coûta 2 300 francs. Arch. dép. Jura, 35 J 401 : l'artiste fait référence incidemment à ce chantier alsacien dans une lettre au marquis Louis-Anne de Vaulchier, le 9 juillet 1878, évoquant : « les pertes [financières] que m'ont occasionné mon accident d'Alsace ».

un terrain exigu pourrait se prêter à cette édification. Dès 1873, un projet ambitieux est soumis à la ville par l'architecte Zaremba de Baume les Dame [84]. Baudrand est chargé de sommer une large colonne circulaire d'une personnification féminine de la ville de Dole [85]. À cette fin, il devra s'inspirer de l'allégorie de la ville de Dole, présente sur un vitrail de l'ancienne bibliothèque [86]. Par chance, nous connaissons ce projet éphémère par une photo [87]. Le monument ne sera pas réalisé et fut ramené à des proportions plus modestes [88]. Un autre projet, non daté, prenait la forme d'une pyramide taillée en forme d'obus à laquelle étaient greffés le blason de la ville et des chaînes symbolisant l'asservissement aux Prussiens malgré des défenseurs héroïques. Ce projet [89] resta lui aussi sur papier. La version finale du monument commémoratif ne fut acceptée par la ville qu'en juillet 1876. Le devis descriptif est signé par l'architecte Émile Cretin et Joseph Baudrand [90]. Plus modestement, le monument se compose d'une pyramide reposant sur un support imitant un rocher factice en pierre de Mont-Roland. La pyramide devait être composée de neuf blocs superposés, en pierre tendre des carrières de Dole – en réalité il y en a dix - qui sont travaillés à la fine boucharde et finis au ciseau. Sur la base de la pyramide sont sculptées les armes de la ville de Dole avec la devise : JUSTITIA ET ARMIS DOLA [91]. Au-dessous, sur une table de marbre sont gravés les noms des dix-sept gardes nationaux et francs-tireurs tombés en 1871. Un groupe d'obus sphériques sera jeté sur le gazon au pied de la pyramide. En 1876, la pyramide était achevée mais elle ne fut inaugurée officiellement que dix ans plus tard, le 21 janvier 1886 [92].

Au début de l'année 2012, ce monument commémoratif a été déplacé au cimetière nord du quartier de Landon. Il a perdu son support de rocher factice et repose directement sur une dalle de marbre tandis qu'une pierre funéraire, n'appartenant pas au monument intial, a été placée dans son alignement, en hommage aux 245 français morts pendant les combats de la guerre de 1870 à Dole. Dans le prolongement de ce mémorial aux victimes de la guerre perdue de 1870, Baudrand participe au décor de la pyramide en granit, élevée au cimetière du « Champ-Brûlé » à Besançon, en 1886 [93].

---

84. Ludwik Zaremba, travailla à Beaume-les-Dames et à Rougemont en Franche-Comté.

85. Dole, Archives municipales, dossier 1M19. Dans une lettre du 15 mai 1873, il est mentionné que Baudrand travaille à une esquisse en terre-cuite qui sera exposée dans son atelier de la rue de la gare.

86. Nous remercions très sincèrement Sylviane Sauge qui a porté à notre connaissance ce dossier des Archives municipales de Dole et Danièle Ducout pour sa précision sur le vitrail disparu de la bibliothèque. Ce vitrail, légué par le docteur Bouvier, était notifié dans l'inventaire des objets de la Bibliothèque municipale dressé par Pallu.

87. Dole, Archives municipales, 1M19.

88. Ce projet initial coûtait 8000 francs.

89. Dole, Archives Municipales, dossier 1M19

90. Ibidem. Le coût en a été ramené à 4900 francs. La ville de Dole a souscrit une somme de 1000 francs pour sa réalisation et le reste fut couvert par une souscription locale. Baudrand reçut de la ville 1319 francs et vingt centimes pour sa collaboration à ce monument.

91. *Inventaire des richesses artistiques de La France, Provinces, Statues historiques-Jura*, 1908, p. 249 n° VII;

92. Cérémonie rapportée dans *La République du Jura* (samedi 23 janvier 1886).

93. Monument élevé en hommage aux officiers et soldats de l'armée de l'Est, morts au combat en 1870-1871.

La couronne de laurier et de chêne, qui orne la base de la face antérieure, est à son actif [94].

Dans les années 1885, Joseph Baudrand se fixe définitivement à Besançon, 8 rue de Chartres, à l'adresse de l'ancienne manufacture Saint-Ève. Il s'installe en pays de connaissance puisqu'il est déjà membre correspondant de la *Société d'émulation du Doubs* depuis 1874. C'est par l'intermédiaire d'Alfred Ducat, professeur de l'École des Beaux-Arts de la ville pour le cours industriel depuis 1872 jusqu'en 1878, puis membre de la commission de surveillance, qu'il put professer dans cette école. Il remplace en 1887 le sculpteur Nicolas-Constant Cadé (1846-1887) comme professeur de modelage [95]. Le registre du personnel de différents services communaux de la ville cite le 1er mars 1887 comme date de sa nomination et le 13 janvier 1895 comme date de sa fin de fonction [96]. Ses missions évolueront au sein de cette école. En 1892, le programme de son cours de sculpture s'appuie sur les études d'après l'antique, l'ornement et les compositions [97]. Le Dolois anime aussi un atelier de sculpture sur pierre dans les années 1890 [98] et professe à titre gracieux l'art de la sculpture industrielle sur bois [99]. Les archives de la série 1R relatives à l'École des Beaux-Arts permettent de suivre assez précisément la carrière de Baudrand, associée étroitement à son activité de professorat. À la lumière des sources conservées, il ne semble pas un très bon pédagogue, ni un bon professeur, ainsi que le rapport de l'inspecteur Bellay, en 1892, le sous-entend : « Ce cours n'est que du modelage, très faible de direction, les élèves ne font aucune étude d'après nature, bien qu'il y ait classe de modèle à l'école. les élèves font des études d'ornements, pieds et mains, quelques têtes, le tout très faible. Les résultats sont passables ils n'ont rien qui dénote une direction ambitieuse » [100]. Toujours est-il, qu'avant juin 1893, Joseph Baudrand reçoit les palmes académiques et appose désormais à sa signature la qualité d'*Officier d'Académie* [101]. Le sculpteur s'avère cependant soucieux de ses élèves et dans une lettre du 1er juin 1893, il recommande l'un de ses élèves, le genevois Albert Pasche (1873-1964), afin d'obtenir pour lui une aide pécuniaire destinée à la poursuite de ses études [102]. Baudrand participe aux expositions d'art de Besançon et particulièrement à celles de la Société des Amis des Beaux-Arts. Ainsi en 1890, il expose à la dixième exposition de Besançon, une

94. *Inventaire des richesses artistiques de La France, Provinces, Statues historiques – Doubs,* 1908, p. 138-139, n° II.

95. Alfred DUCAT, Ville de Besançon, *École des beaux-arts, Sociétés des amis des amis des beaux-Arts et des architectes du Doubs : notices Historiques,* Besançon, Dodivers, 1893, p.19-23 ; cat. exp. *Hommage à quatre sculpteurs oubliés,* ouv. cit., p. 90 et n. 8 p. 93.

96. Besançon, Bibliothèque d'Étude et de conservation, Registre du personnel, 2K 61, p. 71

97. Alfred DUCAT, *Ville de Besançon…*, ouv. cit., p. 22 ; cf. note 87

98. Besançon, Bibliothèque d'étude et de conservation, 1R 76, lettre au maire de Besançon 1er juin 1893

99. *Les Gaudes*, 17 avril 1890, p. 7.

100. Besançon, Bibliothèque d'étude et de conservation, 1R 76, Copie du rapport de M. l'inspecteur Bellay.

101. Ibidem, lettre du 1er juin 1893.

102. Ibidem. Il se destine à suivre les cours d'anatomie de l'école de médecine.

pièce, *Les Carnot. –Bas relief marbre* [103], réalisée à l'occasion de la visite du président Sadi Carnot à Besançon le 26 mai 1890 [104]. Cette stèle en marbre était ornée de trois médaillons en albâtre représentant: Lazare Carnot, physicien et savant, organisateur de la victoire de l'An II, Hippolythe Carnot, ministre de l'instruction publique, frère de Lazare et Sadi Carnot, fils d'Hippolythe, président de la République. Un article des *Gaudes* vante la qualité et l'originalité de cette œuvre et donne une description précise de ce groupe non retrouvé : « Trois médaillons en albâtre, représentant les Trois Carnot, entourent et supportent le faisceau du licteur sur lequel repose un quatrième médaillon également en albâtre, représentant la République. Le socle en marbre statuaire s'apppuie sur une plaque de Sampans » [105]. Ce sujet contemporain témoigne du changement essentiel dans l'héroïsation des figures de l'histoire. La chute de la monarchie et la laïcisation de l'État mettent fin progressivement à la prolifération de statues de saints et de monarques. La seconde moitié du XIXe siècle les remplace par la représentation de personnages d'envergure qui ne doivent leur réussite qu'à leur mérite personnel. Baudrand propose à la ville d'en faire l'acquisition pour l'offrir à Sadi Carnot lors de sa visite à Besançon [106]. La ville accepte d'en faire l'acquisition pour 1 500 francs. Les quatre portraits seront présentés au président sur un panneau de velours grenat, rehaussé d'or. Le prix alloué au sculpteur comprend aussi les frais de reproduction moulé des quatre médaillons, que la ville conservera [107]. Quant au monument lui-même, une sorte de cadre en marbre blanc, il sera conservé à Besançon en raison de son poids. Dans une lettre du 26 février 1894, on peut lire que ce monument est devenu propriété de la ville et se trouvait en 1894 dans un dépôt attendant d'entrer au musée de la ville où elle ne parvint jamais… [108]. En 1894, Baudrand réalise une stèle représentant Louis Pasteur un an avant sa mort [109]. Son monument dédié au savant est exposé au public dans la galerie ouverte par « Monsieur Robinet », 4 rue Morand [110]. Baudrand a projeté de vendre à la ville ce travail non tributaire d'une commande précise. Dans une lettre du 26 février 1894, le sculpteur propose cette effigie au maire de Besançon : « Je viens d'en proposer l'achat à votre conseil pour le musée de la ville ou pour en faire cadeau momentanément à Monsieur Pasteur (vous réservant qu'à sa mort l'objet revient à la ville). Cela lui

103. *Catalogue de la dixième exposition de Besançon*, 1890, n° 353. Cette stèle fut aussi exposée par Baudrand dans la vitrine des Beaux-Arts, rue de la Préfecture, « institution bisontin avec un grand I, en matière de commerce et de promotion des arts », selon Lionel ESTAVOYER, « la vie artistique à Besançon de 1870 à 1914 », *Bulletin de la Société d'émulation du Doubs* (1990), 1992, p. 228.

104. Une partie de la famille de Sadi Carnot est franc-comtoise.

105. *Les Gaudes*, 17 avril 1890, p. 7

106. Besançon, Archives municipales, 1D 215, Conseil municipal de Besançon, Procès-Verbaux de séances, 22 avril 1890, article « Voyage de M. le Président de la République – Don d'un objet d'art ».

107. Un médaillon en plâtre représentant Sadi Carnot se trouve à la Bibliothèque d'Étude et de Conservation de Besançon.

108. Besançon, Archives municipales, R1 76, lettre du 26 février 1894, écrite par la mairie de Besançon. Malgré nos recherches poussées, nous n'avons pu localiser cette œuvre.

109. Pascale de Maulmin, « Louis Pasteur, Monuments commémoratifs dans le Jura », autour de Louis Pasteur, *Cahiers dolois, revue des amis de la bibliothèque et des archives de Dole*, 1995, n° 11, p. 441-444.

110. Lionel ESTAVOYER, « la vie artistique à Besançon de 1870 à 1914 », ouv. cit, p. 229.

ferait grand plaisir de l'avoir » [111]. Il poursuit en insistant sur la satisfaction de Louis Pasteur face à ce portrait, reçu en photo. Cette précision sous-entend donc que le sculpteur, qui n'a sans doute jamais rencontré Pasteur, s'est inspiré d'un autre portrait du grand homme. L'œuvre semble ambitieuse et fait appel à des matériaux de qualité. Voici la description qu'en fait Baudrand lui-même dans sa lettre au maire de Besançon : « Cette stèle a 0,75 de haut et 0,45 de large et 0,13 dans sa plus forte épaisseur. / le tout est en pierre blanche d'Angy (Yonne) pierre excessivement fine. / le tout repose sur une dalle de marbre jaunâtre de Sampans (Dôle). / le médaillon est en albâtre de Pise (Italie. / Il a 0.13 de diamètre, les incrustations en sont gravées des noms de Dôle, Arbois, Paris, sont en marbre de Californie. Dôle avec sa devis, Justitia… lieu de la naissance Arbois – entouré de la Palme, lieu de résidence Paris – au-dessus duquel brille l'étoile du génie lieu de la Gloire etc. » [112]. Baudrand se fait insistant sur le sort de son *Pasteur*. En 1895, il tente d'infléchir la ville en exposant ses soucis financiers [113]. Le Conseil municipal de Besançon statue sur l'achat de cette œuvre le 13 mars 1895 [114] mais finalement ne donne pas suite à la proposition de Joseph Baudrand [115]. On perd ensuite la trace de cette œuvre. Le statuaire fait encore parler de lui à la *Vitrine des Beaux-Arts*, organisée par l'Union Comtoise des Arts Décoratifs. Il expose un grand médaillon de femme, haut relief, dans un cadre Louis XV, en pierre blanche de Tonnerre [116]. Face au jugement d'un public exigeant, il est intéressant de remarquer l'originalité des œuvres que Baudrand expose à Besançon. Bénéficiant d'une petite notoriété dans cette ville, il ne ménage pas ses efforts pour offrir aux visiteurs une statuaire de qualité.

À partir de ce moment là, la situation de Baudrand semble se dégrader. Il tombe malade en 1896 et est contraint de renoncer à l'enseignement. Son poste à l'École des Beaux-Arts est assuré par Alfred Pasche, son ancien élève. Le 7 septembre 1897, sa femme écrit à l'École des Beaux-Arts pour quémander une aide financière pour son mari, à la charge de leur fils, en poste à Madagascar [117]. La commission de l'école décide de lui allouer annuellement la somme de 360 francs. Peu de temps après, Joseph Baudrand décède le 5 novembre 1897 à Besançon, à l'âge de 61 ans [118].

*
* *

111. Besançon, Bibliothèque d'Étude et de Conservation, R1 76.

112. Ibidem, lettre de Baudrand au Maire de Besançon, 13 mars 1895.

113. Ibidem.

114. Besançon, Archives, municipales, 1D 220, Conseil Municipal de Besançon, séance du 13 mars 1895. En accord avec le directeur du musée des Beaux-Arts de Besançon, Henri-Félix Giacomotti, la ville ne juge pas utile d'acheter cette stèle.

115. Le rapporteur de la commission municipale indique que cette stèle conviendrait mieux à des villes comme Lons-le-Saunier, Arbois ou Dole et que la ville a déjà de lui la Stèle des Trois Carnot.

116. *Les Gaudes*, 16 juin 1895, p. 8. L'auteur fait l'éloge de cette pièce.

117. Besançon, Bibliothèque d'Étude et de Conservation, R1 76, Lettre de madame Baudrand à Henri Giacomotti, directeur de l'école des beaux-arts de Besançon.

118. Besançon, archives municipales, État-Civil, 1 E 864, n° 1084, p. 364. Son cousin Joseph Baldauf, Conservateur des Ponts et Chaussées, âgé de 40 ans, déclare son décès.

La carrière de Joseph Baudrand, bien qu'elle ne soit que partiellement reconstituée ici, laisse une impression d'inaccompli. Inaccompli dans le sens où l'artiste n'a pu mener la carrière de statuaire qu'il avait sans doute espérée sous un autre jour. Faute sans doute d'un talent qui ne s'est pas épanoui ou en raison d'une personnalité fragile, l'artiste n'ose tenter une carrrière ou au moins une expérience à Paris, à la différence par exemple du bisontin Jean Petit (1819-1903). De fait, il ne parvient pas à s'éloigner du cadre de l'académisme provincial. Il réalise un parcours discret au sein d'un milieu conservateur, dans des cadres culturels bien établis, sociétés savantes, école des Beaux-Arts, Musée des Beaux-Arts où il fut donateur. L'orientation majeure de son art le rattache essentiellement au courant européen néo-médiéval et particulièrement au néo-gothique, apanage d'une clientèle aristocratique qui s'inscrit dans l'anglomanie ambiante ; ses tentatives pour s'adapter à l'évolution plastique de son époque se reconnaissent dans les stèles de Pasteur et des trois Carnot (non localisées), qui ne lui apportèrent cependant pas la consécration du milieu bisontin. Ses ateliers dolois de production d'ameublement et de petits monuments l'ont fait évoluer vers une pratique semi-industrielle de son art, empêchant peut-être le praticien de s'exprimer. En cette fin de siècle il ne peut se confronter aux sculpteurs contemporains marqués par un puissant réalisme, comme Clésinger qui s'inscrivit dans le diapason de son époque. Plusieurs de ses créations sont cependant dignes d'intérêt comme le décor mobilier du château du Deschaux, le tympan sculpté de l'église de Sellières et l'ensemble des statues de La Visitation.